

re!... Aura-t-on su le mériter!... Deux sentiments, à forces contraires, se disputent le cœur humain : l'*orgueil* et l'*humilité*. L'un veut la révolte, et l'autre la résignation; le premier vient de l'incrédulité, et le second part de la foi. J'écoute l'un... mais je suis l'autre.

XVI

Je partis d'Abbotsford pour le château de Minto; et j'y arrivai en peu d'heures. Lord Minto fut longtemps ministre d'Angleterre en Prusse. J'avais rencontré son fils à Copenhague en 1842; et je lui avais promis de visiter la belle propriété de sa famille quand je parcourerais l'Écosse.

« — Vous êtes homme de parole ! me dit le noble châtelain. »

Je passai deux jours dans sa terre.

Je traversai rapidement *Hawick*, où sir William Douglas (le chevalier noir de Liddisdale)

fit périr de faim , dans le donjon du château de l'ermitage , le brave Alexandre Ramsay. Je touchais aux frontières de l'Écosse.

« — Voici *Gretna-Green!* me dit mon postillon en riant. »

Je jetai un rapide coup-d'œil sur la demeure du forgeron qui marie : *Municipalité permanente* de tous les amants dans l'embarras. Le dernier maréchal-ferrant était mort récemment : un autre l'avait remplacé.

« — *Quand il n'y en a plus, il y en a encore,* disait gaiement mon postillon. *Le forgeron de Gretna-Green ne meurt jamais.* »

Cela me parut merveilleux , d'autant que les singuliers liens qui sont *forgés* là sans façon , à l'aventure , à bride abattue , n'en ont pas moins force de loi.

Non loin est la rivière d'Esk : C'est là que finissait l'Écosse.

Les belles et riches plaines de l'Angleterre étaient devant moi ; mais mon regard restait fixé sur les lointaines montagnes de la Calédo-

nie. En vain cherchait-on à fixer mon attention sur la belle résidence de sir James Graham , ministre actuel de la reine , ma pensée n'était tout entière qu'à la pittoresque contrée que je venais de quitter. Carlisle s'offrit à mes yeux ; il s'en exhalait des tourbillons de fumée qui s'étendaient au loin sur la plage. Je sortais du terrain de la poésie et de l'enthousiasme , je rentrais sur le sol de l'industrie et des mécaniques. Je me rappelais que ce fut à Carlisle que l'infortunée Marie Stuart avait été se remettre entre les mains d'Élisabeth ; et , dans la disposition d'esprit où j'étais , Carlisle en ce moment , bien qu'arrosé par *l'Éden* , ne me parut point *le paradis*.

J'arrivai de nuit à *Lancaster*. L'hôtel où je descendis était plein de monde ; et , à minuit , une quantité de personnes en repartait , par le chemin de fer , pour aller directement à Londres. Mon projet était de me rendre le lendemain à *Hagley-Hall* , magnifique résidence de lord Littleton , à peu de distance de Birmingham ; mais un contre-temps des plus désagréables vint mettre en désarroi toutes mes dispositions de voyage. Le cocher de l'*omnibus* noc-

turne, étant à charger les effets de ses voyageurs, s'empara de mes malles que mon domestique avait négligé de monter de suite dans ma chambre; et, quelques minutes après, mon bagage partait pour Londres.

L'erreur fut reconnue trop tard; les wagons filaient sur les rails; et je restais sans linge, sans habits, sans papiers, sans argent, et dans une ville inconnue, à deux ou trois cents milles de Londres. La position était peu gaie. J'avais par bonheur quelques pièces d'or sur moi qui me permettaient de courir après mes malles; mais, dépourvu de toute chose, il ne m'était plus possible d'aller descendre au château de lady Littleton. Je craignais, en outre, que mes malles, sur lesquelles mon nom n'était pas inscrit, ne fussent renvoyées Dieu sait où, et peut-être même perdues. J'y avais mis mes manuscrits; j'éprouvais donc un véritable désespoir, lorsqu'un Anglais qui se trouvait, près de moi, dans le wagon qui me menait à Londres, et à qui je communiquais mes chagrins, me tranquillisa par ces mots :

« — Soyez tranquille ! je me charge de cette affaire. »

Cet obligeant compagnon de route était lié avec les administrateurs du chemin de fer; et, grâce à lui, à peine étais-je débarqué dans la grande ville, que mes effets m'étaient rendus. Ce digne homme que je n'ai plus revu, à mon grand regret, s'appelait : *le révérend M. Litchfield de l'Université Club*. Je ne saurais oublier son nom.

Mon voyage était terminé. Ici, disons-le à la gloire du gouvernement Britannique, jamais ni visas de passeports, ni fouilles de douanes intérieures, ni formalités de police, ne tracassent le voyageur lorsqu'il parcourt les Trois Royaumes. L'âme s'y sent, avec bonheur, dans la véritable sphère de la liberté.

J'avais exploré l'Écosse comme j'avais traversé l'Irlande, allant de châteaux en châteaux et passant d'une fête à une autre : non, je ne saurais continuer ces pages, sans rebrousser chemin vers la Calédonie; je lui dois encore quelques lignes de reconnaissance et d'adieu. La touchante hospitalité des mœurs antiques s'est conservée, dans toute sa grâce primitive, en ces poétiques contrées. La civilisation n'a point encore passé son équerre et son rabot sur les

montagnes d'Ossian. Le niveau désenchanteur des chemins de fer n'y saurait applatir les rocs et n'y peut combler les vallées. Aux bords des lacs du *Highlander*, on est, comme aux grands jours de Bruce et de Wallace, tout entier aux naïves traditions du temps patriarcal. Un étranger, recommandé, est de suite de la famille; il appartient au foyer domestique; on le remercie des bontés dont on le comble, on est heureux des embarras qu'il occasionne; c'est vous qui êtes le maître chez lui, et c'est lui qui se croit l'obligé près de vous. Puis, vous retrouvez, sous l'atmosphère où respira Charles-Édouard, ce parfum de loyauté monarchique et ces sources de foi religieuse qui ramènent l'imagination aux âges de la chevalerie: on s'y retrempe, on s'y épure, on voudrait y devenir l'enfant de la montagne. Puis enfin, aux jours du départ, les mots suivants remuent le cœur: ceux-ci de souffrance: « *je pars* » ceux-ci d'espoir: « *je reviendrai.* »

Je partis de Londres pour le Continent sur le bateau à vapeur *la princesse Vittoria*. Je me

dirigeais vers Anvers; le temps promettait une traversée favorable; et nous croyions arriver à bon port, lorsqu'à six heures du matin une secousse violente éveilla tout-à-coup les passagers... Des cris retentissaient sur le pont... Le *steamer* venait d'échouer sur un banc de sable à l'embouchure de l'Escaut.

Chacun se lève au désespoir; l'événement pouvait avoir des suites graves, car le bruit se répandait que déjà l'on apercevait des crevasse dans le bâtiment, et que l'eau commençait à s'y glisser. Le capitaine essayait en vain, par tous les moyens en son pouvoir, de s'arracher à sa dangereuse position, le *steamer* restait inébranlable; et, bien qu'on eût hissé le drapeau de détresse, nul bâtiment ne venait à notre aide.

La matinée entière se passa ainsi. Le capitaine assurait qu'à la haute marée, qui aurait lieu le soir, le navire serait remis à flot; mais nous avions échoué en haute marée; et plusieurs matelots témoignaient par des gestes expressifs qu'ils ne partageaient pas l'opinion de leur chef. La mer était tout-à-fait basse; et nous nous trouvions à sec sur une île de sable autour de laquelle nous pouvions nous promener, et au

milieu de laquelle était vigoureusement enfoncé notre bateau à vapeur. J'entendais dire qu'on avait vu des navires demeurer trois et quatre jours en pareille situation. Au coucher du soleil, plusieurs passagers, las de se lamenter et d'attendre, proposèrent de prendre le canot de sauvetage de *la princesse Vittoria*, de gagner terre avant la nuit, et, au premier rivage venu, d'aller cheminer à l'aventure. J'adoptai l'avis sans hésitation; et, réunis au nombre de sept, nous partimes à l'instant même.

Dans les périls comme dans l'adversité, l'inaction est le plus pénible des tourments; une tentative quelconque est une diversion secourable; une lutte semble une assistance. Plusieurs dames voulaient nous suivre; mais notre barque était fort petite; il pleuvait à verse; nous n'étions qu'échoués, nous courions la chance de devenir naufragés; et, dans le choix des périls, nous prenions peut-être la mauvaise part: les dames nous dirent adieu. L'une d'elles, qui était fort jolie et paraissait nouvellement mariée, regardait tendrement son époux:

« — Que penses-tu?... choisis!... disait-il.

— Tout m'est égal: répondait-elle, pourvu que rien ne nous sépare. »

Et ils restèrent ensemble sur le navire.

Faisant force de rames, nous touchâmes aux côtes de la Hollande; et, à la tombée de la nuit, nous abordâmes à *Terneuse*. Ici, difficultés nouvelles. Les habitants du pays n'avaient aucune voiture à nous offrir, et l'aubergiste du lieu tenait à nous garder chez lui. Pour moi, qui voulais à tout prix m'acheminer vers Gand, je louai un tombereau attelé d'une rosse; et je partis dans cet équipage, avec mon domestique, à travers l'obscurité, les vents et la pluie. Nous longeâmes ainsi, au pas, et pendant plusieurs heures, un triste canal hollandais au milieu de marais fangeux. Le cheval, qui ne trottait jamais, commença à ne marcher qu'avec une peine extrême; les coups de fouet de son maître n'obtenaient aucun résultat; bientôt, il ne marcha plus du tout; et, finalement, il tomba.

Mon charretier, qui n'entendait pas un mot de français, m'adressait, entremêlées de juréments horribles, une foule de paroles hollandaises dont je ne comprenais pas le sens. Que faire en pareille occurrence? Je n'avais plus

devant moi, comme sur les côtes d'Antrim, en Irlande, un brillant castel à créneaux m'offrant de loin ses fenêtres illuminées; je n'avais cette fois sous les yeux que des roseaux, des marécages et des cloaques. J'en pris bravement parti; et, pour alléger mes ennuis, je me fis cette exclamation :

« — Quoi de plus poétique, ici-bas!... que les souffrances et la nuit!... que le désert et l'abandon! »

Descendu de mon tombereau, je le laissai gisant avec son haridelle en un borbier; et, à pied, trempé, morfondu, je pateaugeai un quart de lieue. Ignorant en quels lieux j'étais, et ne sachant où trouver assistance, je m'adressais encore ces mots de douteuse consolation :

« — Rien n'a de charme comme le *mystère!* et rien n'est intéressant comme l'*inconnu!* »

Enfin parut une lumière; elle partait d'une misérable cabane; et j'y entrai avec autant de satisfaction que dans un manoir hospitalier. Un vieux laboureur y était avec sa femme et ses enfants, mangeant à la gamelle, auprès d'un poêle étouffant, des pommes de terre écrasées: il y en avait un plein chaudron. Le brave Hollandais se leva

à mon aspect; je contai ma mésaventure; il m'interrompit joyeusement; et, m'interpellant dans ma langue :

« — Ah! me dit-il, vous êtes Français? eh bien! Monsieur, tel que vous me voyez, moi! j'ai servi Napoléon. Voulez-vous de mes pommes de terre? il en mangeait, lui, au bivouac.

« — Je vous remercie, répliquai-je. C'est un cheval que je voudrais.

« — *Un cheval!* je conçois cela. Eh bien! tel que vous me voyez, j'étais dans la cavalerie. Monsieur! si vous vouliez une pipe?... Napoléon prenait du tabac.

« — Je n'ai absolument besoin, repris-je, que de me remettre en route le plus tôt possible. N'auriez-vous pas une voiture à me procurer?

« — *Une voiture!* pourquoi pas? Monsieur, tel que vous me voyez, j'ai conduit autrefois, il y a de ça longtemps, un des fourgons de la grande armée, c'était quand il n'y en avait plus: C'est à-dire de grande armée, vu qu'on l'avait brûlée à Moscou. Chauffez vous donc un peu! il fait froid. Napoléon aimait les fourrures. »

Cet ancien brave de l'empire était si heureux de trouver une occasion de remémorer ses ex-

ploits et Napoléon, qu'il ne pouvait retourner sa pensée vers aucune autre chose. J'enrageais de ses divagations; et, néanmoins, je ne pouvais m'empêcher d'en rire. Je laissai donc courir la bordée; et, lorsqu'il m'eût lancé, en ami, tous les projectiles de sa mémoire, j'implorai de nouveau son aide.

« — Ne vous inquiétez pas, reprit-il, je vous tirerai d'embarras et vous mènerai à Gand, quand je devrais vous y porter sur mes épaules avec votre croix d'honneur, que j'aurais dû avoir aussi, en bonne justice. Car, tel que vous me voyez, j'étais un vigoureux camarade; j'ai enduré de rudes fatigues. Je marchais sans jamais m'asseoir... Ma femme! un siège à ce monsieur!... Ah! si Napoléon était encore debout!... »

Le langage original de cet homme, qui changeait d'idées selon le dernier mot qu'il prononçait, était accompagné d'une si affectueuse bonhomie, qu'on finissait par y trouver du charme. Mon Hollandais avait donné des ordres à ses enfants, et ses ordres s'exécutaient. Un cheval, grâce à ses bons soins, me fut amené peu après; mon tombereau fut retiré de son cloaque; un verre d'excellent *curaçao* me fut offert; et, avant la

pointe du jour, j'arrivais sain et sauf à Gand.

Je reprenais la route de France.

Mais un grand spectacle allait être offert au monde sur les rives que je venais de quitter. Henri de France, le descendant de soixante rois, le petit-fils de Saint-Louis, était attendu en Écosse; puis, de là, se rendant à Londres, il devait parcourir l'Angleterre au milieu des ovations de l'aristocratie et de l'enthousiasme des populations...

Il n'arrivait pas, lui, avec l'attirail de la souveraineté, un cortège de gardes et le luxe des richesses; mais l'éclat de sa noble simplicité, la modestie de sa royale grandeur remuaient bien autrement les âmes que ne pouvaient le faire, ailleurs, les pompes d'un orgueil inquiet et l'ostentation d'une fausse dignité. Paré de la majesté des âges, levant un front serein et sans tache au milieu des agitations et des erreurs de l'époque, il a pour lui les gloires du passé, les espérances du présent, la justice de l'avenir. Le sceau des temps, son héritage sacré, est un sceptre qu'aucune loi ne peut lui ravir, et qu'aucun boule-

versement ne saurait briser. Celui-là survit aux tourmentes révolutionnaires comme un phare qui, sur les rochers battus par la tempête, après avoir semblé se perdre au milieu des raffales, reparait, plus brillant et plus vif, pour sauver encore des naufrages.

« La génération actuelle, disait-on, n'est plus aux idées surannées de culte monarchique et de dévouement chevaleresque; elle regarde en pitié tout ce qui est enthousiasme et poésie: elle ne fait cas que des valeurs numériques et des autorités positives. » Paix! calomniateurs du siècle! Un événement inattendu a battu en brèche vos doctrines. Un jeune prince, n'ayant d'autre couronne que l'exil, d'autre prestige que sa naissance, d'autre auréole que ses vertus, a mis le pied sur les rivages britanniques, et de suite ont couru en foule vers lui, d'un bout de la France à l'autre, grands et petits, riches et pauvres: non pas seulement les nobles noms, mais mieux encore, les nobles cœurs. Henri de France n'avait ni trésors ni puissance à offrir; et cependant, parmi toutes les classes, heureux qui pouvait s'élancer aux pieds de cette suprématie en exil, et de cette splendeur dans l'ombre! Jamais

roi n'eut cour plus brillante! Aucune pensée de complot, de désordre et d'ambition, ne souillait cette généreuse démonstration de loyauté, de patriotisme et de croyances. Quel spectacle aux yeux de l'Europe: la résurrection des hautes idées d'équité, d'honneur et de gloire! l'infortune sur le pavais, et la défaite au capitol!

Et maintenant qu'on ose répéter encore, ainsi que le désirent les éteignoirs de toutes nos belles lumières, qu'il n'y a plus aujourd'hui parmi nous ni désintéressement, ni poésie, ni indépendance, ni chevalerie! le démenti en a été donné à la face du monde. Vit-on jamais tableau plus touchant et plus digne d'admiration que celui de cette multitude de pèlerins, qui, foulant aux pieds les lâches colères de la haine, allaient porter aux pieds du malheur la constance du dévouement! La plupart passaient le détroit, non comme expressions individuelles, mais comme envoyés nationaux. Ils avaient mission d'exposer l'état du pays et de dire la *vérité*; ils remplissaient un saint devoir. Le comte de Chambord les écoutait avec attention; et sur son beau visage où se résumaient toutes les gloires de sa race, et où revivent les traits de ses